Document généré le 8 mai 2024 10:02

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Entre deux chats pitres

Daniel Leduc

Numéro 34, automne 1987

La vie d'artiste

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15227ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leduc, D. (1987). Entre deux chats pitres. *Moebius*, (34), 87–90.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DANIEL LEDUC

Entre deux chats pitres

— Et maintenant, voici le célèbre BATSE!

Dès que le présentateur m'annonce, tous les noeuds — au creux de l'estomac, derrière la nuque, dans les mollets, aux poignets — se délient. Je me jette sur scène. J'aperçois l'ombre de la bête. Encore une fois, je vais tenter de la dompter.

Je commence par un sketch peu connu. Quelques expirations saccadées percent timidement le silence. Je m'enhardis. J'oublie ce que je suis, là, sur les planches. Les mots viennent, éclosent, des bulles d'esprit qui s'envoient en l'air. J'entends des rires, des centaines de rires qui claquent. Je regarde ce feu sur moi, éblouissement, toutes ces lumières vives comme une averse. Et c'est la rumeur, la joie. J'ai gagné mon pari: la bête ronronne à mes pieds.

Mais parfois, c'est le bide. Je sens la bête prête à mordre. Ou pire: elle s'est endormie.

Alors, je prends sur moi. Je me dis qu'elle n'a rien compris. Qu'elle est trop bête, la bête. Et que je le suis aussi.

Je rentre à mon hôtel, un poids sur la poitrine. Je m'allonge. Le réveil fait trop de bruit. J'imagine des sketchs qui puissent faire rire jusqu'à crever. Je crois bien que je m'endors. Des rêves de pacotille.

Dieu que c'est dur d'amuser!

*

Artiste comique, c'est ce que je suis. Je me dois de distraire les foules avec de simples mots. Je jongle, je lance et je rattrape, et gare à la chute! Au moment opportun, je vous jette quelques syllabes, poudre aux yeux, vous n'y voyez plus! C'est pour ça que vous riez: pour donner quelque lumière à votre obscurité.

Et moi, je dois encore et toujours inventer. Tisser des phrases, jouer avec les mots.

Mais voilà, ça fait des semaines et des semaines que je ne trouve plus rien.

Je me cale sur mon siège, je caresse le clavier de ma machine à écrire: rien! Je marche de long en large, je soupire, je

croise et décroise mes mains dans le dos: rien! Je passe des journées entières à chercher en vain.

C'est la panne. L'abandon. Le reflux.

Mon impresario s'inquiète: «il faut te renouveler, petit!», et menace de me laisser tomber.

Alors, je bois. J'achète des bouteilles de vodka que je vide en pensant à quoi? Ma compagne est partie. Mon père ne me téléphone plus. Et le soir, diable! que je suis mauvais! Je n'y crois plus, le public s'écarte, je ne peux plus l'aimer. Je ne sens plus les feux de la rampe. Je n'ai plus de goût. Vidé!

C'est ce que j'ai entendu un soir: «Videz-le! Il est vidé!»

J'avais encore plus froid qu'il ne faisait froid, ce soir-là, sur le trottoir.

*

Hier, mon vieux maître est mort. L'âge? Oh! non: la tristesse. Depuis qu'il avait perdu sa fille, il s'étiolait, ses jours fanaient. Je ne reconnaissais plus en lui l'homme qui m'avait tant appris.

Un philosophe, mon maître. Quelqu'un qu'il suffisait de regarder pour aimer. Je lui dois tout. Il m'a pétri, m'a forgé. C'est lui qui m'a dit un jour: «Tu seras un grand clown. Tu consoleras ceux qui ne peuvent pas pleurer.» Il avait ajouté: «quand ta source sera tarie, une autre source émergera pour te désaltérer.»

Et voilà, il est parti. Bientôt bric-à-brac d'os sous la terre. Une pensée qui disparaît, c'est pire que l'explosion d'une planète.

Alea jecta est, mon maître, tu peux te reposer.

*

Quand je dors, Sganarelle dort à mes côtés. Quand je ronfle, il ronfle aussi. Et le matin, c'est lui qui me réveille, coups de langue sur la joue, coups de patte sur le nez.

Il reprend goût, Sganarelle, goût à la vie.

A la mort de mon maître, il s'était comme dissous dans le chagrin; même les oiseaux ne l'intéressaient plus.

Depuis cinq ans qu'ils vivaient ensemble, mon vieux maître et son chat, rien ne paraissait pouvoir les séparer.

Enfin — Sganarelle vit désormais chez moi. Ou c'est moi qui vis chez lui!

Malgré qu'il ne soit qu'un vulgaire chat de gouttière, Sganarelle — on peut le dire — a du chien. D'une robe fauve tirant sur le crème, il tranche avec ses frères qui se vautrent sous nos fenêtres. C'est un chat bien né, avec dans le regard quelque chose de rusé.

Il fait des farces, Sganarelle, des facéties. Parfois même des bêtises. Mais toujours avec ce talent qui sied aux grands

artistes. Quand il renverse mon café, c'est avec dignité. S'il me fait peur, c'est avec candeur. Lorsqu'il mélange mes papiers, c'est avec naïveté. Toujours prêt d'ailleurs à se faire pardonner, et puis... à recommencer.

Je dois dire qu'il est très présent et que, pour un chat, c'est un chat tôt brillant, une espèce de padischah capable de faire taire tout esprit chagrin. C'est cela sa force, son éclat: il peut distraire en ne faisant rien.

Mots pour maux, je lui dois de n'avoir point sombré dans la mélancolie.

Pensez donc: plus d'inspiration - plus de public - plus de contrat - plus d'argent. D'aucuns auraient explosé, au propre comme au figuré! Moi: j'attends.

Je me dis que tout finira par s'arranger. Je le sens.

D'ailleurs, demain n'est-il pas plus grand qu'aujourd'hui, et aujourd'hui qu'hier? N'y a-t-il pas de l'espoir dans le fait d'avancer? Et de la surprise dans celui d'exister?

*

J'ai repris mes tournées, mes galas, mes spectacles à *n* dimensions, avec des mots qui plus que jamais fusent et refusent, fissions et fictions, ruptures, éclats de rires. Mais oui! de nouveau, je braque je traque ça craque, ça dégringole et ça rigole, et c'est encore la chute, celle qui épanouit la rate et déride les sensations.

Croyez-vous que j'ai retrouvé mon imagination? Pas du tout! Je suis toujours stérile, orphelin de la création, blème lorsqu'il s'agit de me trouver face à la gueule du papier blanc.

Une simple lettre à écrire est pour moi un tel supplice! Mais voilà...

Le génie de la providence, diront certains. Moi je dis: la foi.

Tout a commencé par un vulgaire jour d'automne...

...Cela faisait presque un an que j'avais changé de métier. J'étais toujours sur les planches, mais cette fois pour les assembler. Redevenu charpentier, comme lorsque j'avais seize ans, et que j'ignorais encore le pouvoir des mots. Bref — ce matin-là, je me recueillis avant de partir au boulot. Je tentai d'arracher de mon esprit quelques phrases bien senties. J'engageai dans la machine à écrire une feuille de papier, j'attendis. Mais rien! toujours rien! sinon ce désespoir qui aigrissait mes lèvres. Je m'en allai, le front penché, le pas trop large. Je clouai sciai rabotai, mais je ne pensais à rien. Et le soir, je rentrai sans joie. Distraitement, je regardai ma machine à écrire et la feuille de papier. Ventrebleu! cette dernière était noircie! Je m'approchai. Il y avait là-dessus tant d'esprit que même un aveugle aurait ri! Mais qui donc avait écrit? Personne n'avait pu pénétrer chez moi. C'est alors que j'entendis ses pas. Il était là, la mine chafouine, l'air de n'y être pas. Son

regard fixé sur le mien, il riait, Sganarelle, comme on peut rire à gorge déployée. Je ne voyais plus de lui que cet immense rire, destructeur, inextinguible. Je me mis à rire aussi...

*

Depuis, c'est lui qui écrit. Tous mes sketchs. Toutes mes lettres. Tous mes bouquins d'humour. Il écrit.

La seule chose que j'ai à faire, c'est d'alimenter la machine à écrire en papier.

Oh! bien sûr! il fait des fautes de frappe, Sganarelle, il ne tape pas très vite, parfois il réfléchit. Mais pour un chat, il travaille chacrément bien!

Grâce à lui, je connais enfin la gloire. La vraie. Celle qui m'impose à tout public.

Je signe des autographes; je distribue des poignées de mains; on s'arrache mes vêtements de scène; je n'ai pas de vie privée; et comme n'importe quelle star, j'oublie de payer mes impôts.

Un critique m'a surnommé «le Grand Jongleur d'Humour». S'il savait qui lance les boules et les couteaux!

En fait, je me contente de paraître. D'apparaître. De faire disparaître l'ennui.

*

Pauvre de moi! Pauvre Sganarelle! Pauvre monde cruel! Le petit chat est mort! C'est VOUS qui l'avez écrasé!

Souvenez-vous: vous étiez dans la foule quand elle l'a piétiné.

...C'était la première fois qu'il m'accompagnait au théâtre. Je voulais qu'il partage mon triomphe, qu'il respire ma renommée. Nous sommes sortis, et vous vous êtes précipité. Vous vouliez m'embrasser...

Oui, c'est VOUS qui l'avez écrasé!

Pauvre fou! Que le diable vous pardonne vos péchés.

*

Quand je dors, Dulcinée dort à mes côtés. Quand je ronfle, elle ronfle aussi. Et le matin, c'est elle qui me réveille, coups de langue sur la joue, coups de patte sur le nez.

Elle reprend goût, Dulcinée, goût à la vie.

A la mort de Sganarelle, elle s'était comme dissoute dans le chagrin. Depuis cinq jours qu'ils se fréquentaient, rien ne paraissait pouvoir les séparer.

Enfin — Dulcinée vit désormais chez moi.

Pour une chatte de gouttière, elle a été très bien élevée.

Evidemment, elle n'écrit pas des sketchs; pas même des poèmes. Je dois changer de métier.

J'apprends le violon, l'accordéon et le biniou.

Que voulez-vous, elle est douée pour la musique, ma Dulcinée!